

ILS AVAIENT CHOISI: LA LIBERTÉ...

(El triunfo español)

L'ŒUVRE DE LA RÉVOLUTION

En premier lieu, la révolution espagnole démontre comment l'on peut résister victorieusement au fascisme dans sa propre nation. Les moyens de guerre, - humains et matériels, - sont là. Il n'y a qu'à les prendre. Le procédé est-il trop simple? Aussi simple que vous voudrez. Le peuple espagnol l'a mis à l'épreuve. Il en a reconnu la possibilité. La règle est la suivante: il faut se jeter sans hésitation, à la loterie de la mort, comme enjeu. Ainsi firent les madrilènes qui prirent la caserne de la Montagne, et les barcelonais qui prirent celle des Ataraxanes.

En second lieu. Il y a la réhabilitation de la valeur humaine en un monde usé par le machinisme. Derrière la machine se cache toujours un homme. Un tank est irrésistible jusqu'au moment où quelqu'un est au bon endroit avec une bombe à main. Une mitrailleuse est infranchissable jusqu'à ce qu'une jeune fille la fasse sauter avec un pétard et une cigarette. Contre les avions, la dispersion. Les gaz sont inutilisables dans la guerre civile. N'est-ce pas tant cela que nous avons vu dans la révolution espagnole?

En troisième lieu fut posée l'affirmation de la démocratie prolétarienne. La Russie nous avait mis dans l'alternative de la contre-révolution ou de la dictature du prolétariat. Alternative sans issue. L'Espagne a prouvé qu'est possible la marche conjointe des diverses tendances prolétariennes, tant pour la guerre à l'ennemi que pour la construction propre, - sans qu'on ait à recourir à la dictature, - qui commence par se réclamer du prolétariat contre la bourgeoisie, et qui finit par être celle d'une minorité embourgeoisée contre le prolétariat.

Enfin, la révolution espagnole a mis en évidence le haut degré de préparation du prolétariat manuel et intellectuel pour instaurer en principe et pousser en avant l'ordre socialisé vers lequel la société actuelle marche inévitablement. Le peuple en armes; la justice populaire; la culture libre; l'appareil agricole, industriel, commercial, bancaire étatisée ou collectivisée, avec de petits secteurs où règne l'initiative privée, et par-dessus tout la personne humaine solidaire, mais autonome, - tels sont les principaux aspects que devra offrir l'organisation socialiste et ce sont ceux qui sont apparus vigoureusement (et en certains cas ont fait mieux qu'apparaître) au cours des luttes sociales en Espagne. Des exemples? Ceux-ci suffiront: les milices dans tout ce que l'on appelait l'Espagne loyale, les tribunaux populaires dans le Centre et le Levant, la collectivisation officielle dans toute la Catalogne, les communautés prolétariennes en Aragon. Les faits sont là et les documents aussi. Que viennent ceux-là qui se souviendront des uns et rassembleront les autres pour les mettre en ordre, - et nous aurons une leçon stupéfiante, pour nous-mêmes, qui n'avons jamais douté: l'Espagne a réalisé un des essais les plus lumineux, - sinon le plus lumineux, - de démocratie prolétarienne: un essai qui, tôt ou tard, et que l'ennemi le veuille ou non, portera ses fruits!

L'ŒUVRE DES FAUX AMIS

Certes, il paraît peu indiqué de citer la révolution espagnole en exemple, puisqu'elle a eu la fin douloureuse que l'on sait. Je la fais, néanmoins. Il y a des erreurs qui ont contribué à sa perte, c'est évident. Mais ce qui l'a perdue surtout, c'est un ennemi avec qui la révolution russe n'est pas à compter, un ennemi interne.

C'est lui, le soi-disant ami et «*généreux fournisseur*» russe, qui fut cet ennemi rusé, facteur insoupçonné et décisif de la défaite espagnole. Les républicains espagnols étaient des bourgeois avoués; les Anglais et les Français, républicains ou monarchistes, ne pouvaient être nationalement des alliés. Mais qui aurait pu douter de la Russie soviétique, prolétarienne, communiste, etc... L'U.R.S.S. a causé la perte de la révolution espagnole, parce que l'U.R.S.S. qui n'a plus maintenant d'autre but que son agrandissement national

et qui développe un régime politique antidémocratique, si elle voyait de mauvais œil le renforcement de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, était bien plus inquiète encore de voir apparaître dans le monde une démocratie prolétarienne. Une Espagne libre aurait affecté la France et l'Angleterre dans leur politique intérieure et étrangère, et elle aurait affecté directement la Russie en lui retirant son hégémonie sur le monde prolétarien ou en la forçant à la partager avec elle. Elle aurait, par sa seule existence, miné et peut-être détruit son régime dictatorial, et aurait couvert de honte, pour le moins, son alignement nationaliste et bourgeois. Pour se préserver de cette éventualité, qui aurait signifié l'effondrement du système staliniste, - en Russie et hors de Russie. L'U.R.S.S., soumise au despotisme stalinien, a bien consenti à armer les républicains espagnols, - après s'être très largement couverte sur leurs réserves d'or, mais seulement dans la mesure où cela pouvait maintenir une lutte ouverte et sans victoire, et servir en outre à tenir en respect les révolutionnaires. Aucune nation «*prolétarienne*» et «*amie*» n'envoya en Russie, en 1918, des armes, des chefs et des soldats dans le but apparent de combattre l'ennemi commun et avec la mission véritable d'étrangler la révolution. Aucune nation ne recruta et n'arma alors de cette manière des chefs et des soldats russes. Mais en Espagne, l'U.R.S.S. envoya et recruta tout cela, avec cette double mission fictive et réelle: ses avions de chasse, ses canons, Rosenberg, Antonov-Ovtchenko, Kléber, Hans, les brigades internationales, Miaja, Prieto, Negrin, Modeste, Lister... Et par dessus le marché, elle vendit à l'Italie le pétrole avec lequel les Caproni et les Savoia de bombardement allaient en Espagne détruire des villes et tuer des femmes et des enfants! C'est tout cela, répétons-le sans relâche, qui perdit la révolution espagnole.

L'ŒUVRE DES CALOMNIATEURS À GAGES

Ce fut une des étapes du plan russe de discréditer les milices révolutionnaire» pour le» remplacer par une armée professionnelle, conforme aux goûts de l'impérialisme anglo-français et du nationalisme soviétique. Une des histoires les plus répandues dans le monde entier, dans les premiers mois de la guerre, à seule fin de justifier la dissolution des milices, est celle des «*parties de football*» jouées sur le front entre miliciens et factieux. Ici, en Argentine nous l'avons entendu colporter par quelques touristes staliniens, et nous avons pu en trouver les échos dans un livre. Dans d'autres pays, il y a ce qu'ont raconté l'américain du nord Sinclair, le français Malraux, le russe Ehrenbourg, et l'espagnol Sender. L'espagnol n'a jamais été sur le front; le russe «*asomo las narices*» (1) et rien de plus. A l'arrière du front d'Aragon, Sinclair ne savait pas au juste où étaient les zones de guerre, comme le prouve son livre; le français seul, fut assez habile pour créer autour de lui une auréole qui est restée celle d'un combattant. En réalité, il jouissait d'un service confortable à l'Hôtel Florida de Madrid, où le gouvernement républicain entretenait généreusement les aviateurs et les journalistes étrangers, et se contenta de quelques vols touristiques ou bureaucratiques au sud de Tolède et entre l'Espagne et la France. Quant à moi, j'ai parcouru le front d'Aragon, des Pyrénées jusqu'à l'Ebre, et j'ai assisté à un combat près du grand fleuve; j'ai visité la plus grande partie du front central dans la sierra, et j'ai vécu huit jours avec les assaillants de l'Alcazar de Tolède, exerçant là cette sorte de pouvoir que confère à un homme la possession d'un fusil et de balles mexicaines. Et cela, dans les jours mémorables des milices populaires. J'ai même vu arriver au front le fameux Lister, le jour où il a prit à Guadarrama le commandement du 5^{ème} régiment déjà formé par les agents de la Russie! Mais je n'ai jamais vu une seule de ces prétendues parties de football, à moins qu'on ne nomme «*football*» les décharges que nous échangeons de parapet à parapet! Mais je veux croire qu'il y eut effectivement de telles rencontres sportives. Si je n'ai point eu connaissance de ces rencontres, je me souviens d'autres récit de fraternisation, et j'ai même joué un rôle dans un épisode de ce genre, quand à deux brasses de distance, à travers la «*Cuesta de Carlos-5*», nous avons parlé par les grilles aux soldats et aux gardes assiégés dans l'Alcazar, pour les persuader de venir avec nous. Car nous avons fraternisé; et quel mal y a-t-il à cela? La fraternisation n'est-elle pas en ces matières «*le commencement de la fin*»? Ceux qui la condamnent ne se rendent pas compte (ou bien ils s'en rendent compte et ça leur est égal) qu'ils adoptent la même attitude et se servent du même langage que les officiers de carrière des armées impérialistes lorsqu'ils interdisaient rigoureusement tout contact de leurs soldats avec l'ennemi. Ils savaient bien que par là seulement ils pouvaient s'opposer à l'écroulement des armées et de tout leur appareil oppresseur! Mais il y a des gens qui n'ont point de mémoire ou point de honte, et qui répètent ce que disent ces officiers, tout en invoquant des fins contraires. Ils racontent que les miliciens, au lieu de repousser l'ennemi, jouaient avec lui au football! Malraux joint à cela toute une fantasmagorie de fusils abandonnés sur le pas des portes à Tolède, et de mains mystérieuses qui entrouvraient les battants, et qui, de l'intérieur, s'emparaient des armes... Canailleries! Et canailleries impardonnables, car elles sont commises au détriment d'hommes qui ont été sacrifiés presque jusqu'au dernier. Des miliciens de Tolède, par exemple. Je crois être le seul qui ait échappé. «*QUIRAS PORQUE TU VE UN POCO MAS DE MIEDO QUE ELLOS*» (2).

(1) Vulgairement: «*Se les branlait au soleil*».

(2) «*Parce que j'ai eu un peu plus peur que les autres*».

Qu'il me soit donc permis de dire ici ce que je sais.

LA DESTRUCTION DES MILICES POPULAIRES

Les faits parlent. Certes, nous assistons de nos jours à une des plus grandes mystifications de l'histoire: la Russie, bourreau du prolétariat mondial, prétend passer pour son unique défenseur; la Russie, bourreau de la révolution espagnole, veut passer pour son unique soutien!... Mais les faits parlent.

A quinze jours de l'entrée en lice des factieux, Franco et ses complices étaient vaincus. Franco lui-même l'a déclaré, et s'il n'a pas alors capitulé, ce fut sur la demande expresse de Mola, qui comptait sur les «*re-quetés*» (*). De tout cela il n'a pas fait mystère. Les généraux avaient échoué dans tous les centres vitaux de la nation; ils conservaient à peine quelques réduits dans le nord et le sud, et fuyaient vers le Portugal. Le «*caudillissime*» rongait son frein du côté de Badajoz et avait envoyé sa famille en sûreté de l'autre côté de la frontière. Et qui avait vaincu les généraux? Le peuple en armes. Les milices populaires! Le premier geste de la Russie fut de détruire des milices, Elle adhéra d'une part au *Comité de non-intervention anglo-français* qui bloquait l'Espagne loyale, laissant par sans armes, par conséquent, le peuple victorieux, d'autre part, - avec Rosenberg au commandement, avec Ovseenko ensuite, - elle se mit, en Espagne même à préconiser, à diriger, et à effectuer par ses propres moyens, l'abandon, la dispersion, la mise en discrédit des miliciens; puis à tuer les chefs des miliciens, - à commencer par Durutti; et enfin à liquider l'organisation entière, par l'assassinat si elle résistait, par la transformation traîtresse en «*armée du peuple*» si elle se laissait prendre au piège. Tout cela fit que les factieux, vaincus au commencement, se ressaisirent et triomphèrent à la fin.

Ce que je sais, - et pas pour l'avoir entendu raconter, - c'est que la République, sous la pression de la France et de l'Angleterre, exercer par le canal de la Russie, abandonna sans armes, affamés et nus, les hommes des milices; et quand, malgré tout, les milices avançaient et gagnaient du terrain, on les arrêtait comme on nous a arrêtés à l'Alcazar, les trois fois que nous l'avons PRIS, et je dis «*NOUS L'AVONS PRIS*» avec beaucoup de vanité sans doute, en me basant sur le fait que la troisième fois, j'y suis entré, moi aussi, quatre jours avant que les factieux ne le reprennent par le feu, en brûlant tous mes camarades à l'intérieur du Séminaire.

Ce que je sais encore, c'est que les factieux s'avancèrent au galop et à marches forcées, de Tolède à Madrid, et nous courions devant eux, DÉSARMÉS, - alors que, peu de jours auparavant, nous avions vu des avions à nous prendre leur vol et des défilés de camions avec de l'artillerie battre en retraite le long des routes.

Pourquoi les factieux ne sont-ils pas entrés à Madrid? On répète aujourd'hui la légende des brigades internationales? Mais si les factieux ne sont pas entrés durant les trois ou quatre premiers jours, c'est en réalité pour la raison suivante; comme ils arrivaient en nous poursuivant de Torrijos et touchaient au pont de Tolède, croyant déjà la ville prise et préparant effectivement leur entrée. Ils trouveront en face d'eux le peuple de Madrid, qui avait fermé ses portes, et ils trouvèrent les milices, récemment arrivées avec Durutti, qui les gardaient. C'étaient les seules milices que n'avaient pu désarmer la Russie, et c'est ce que Durutti dut payer plus tard d'une balle dans le dos, tirée sur lui dans la rue de Hermosilla, à Madrid!

Les milices populaires, en somme, auraient gagné la guerre, et l'U.R.S.S. les dépouilla de leur victoire au nom du *Frento popular* ou plutôt, au nom des intérêts bourgeois du républicanisme espagnol, de l'impérialisme anglo-français et du nationalisme russe, intérêts qui suivaient alors le même chemin que ceux du fascisme italo-allemand parce qu'ils se heurtaient ENSEMBLE AUX INTÉRÊTS DE LA DÉMOCRATIE PROLÉTARIENNE (3)! C'est dire que, si la révolution fut perdue, les milices ne cessèrent point de rester un exemple pour l'avenir. On peut mettre en elles une confiance que nous ne devons accorder à personne d'autre.

LA DÉFAITE N'EST QU'UNE TRÊVE

La destruction des milices populaires a été le premier coup asséné à la Révolution espagnole. Par elle, tout fut rendu possible à la contre-révolution; mais sans qu'on pût s'en prendre aux révolutionnaires eux-

(*) Miliciens royalistes, particulièrement «*carlistes*», d'une branche hostile à l'accession au trône (1833) de Isabelle-2, fille de Ferdinand-7, après l'abolition de la loi salique (sic). (Note A.M.).

(3) Les anarchistes repoussant ce terme à la fois vague et trop étroit, disent: «*le fédéralisme libertaire de tous les travailleurs*».

mêmes, - sinon pour la docilité, lamentable de toute façon, de quelques anarcho-syndicalistes qui n'eurent, pour justifier leur conduite, que le chantage russe et la crainte de recommencer l'histoire pleine de contradictions de la révolution soviétique.

Les étapes suivantes furent la destruction du P.O.U.M., la liquidation des patrouilles de contrôle, l'annulation progressive des tribunaux populaires, l'abandon de la socialisation dans les villes, anéantissement des collectivités agraires; et finalement L'ÉCRASEMENT ABSOLU DE LA DÉMOCRATIE PROLÉTARIENNE REMPLACÉE PAR LES MARCHANDAGES D'AZAÑA, LA VENALITE DE PRIETO, LE BANDITISME STALINIEN, ET L'INEFFABLE CANAILLERIE DE NEGRÍN, - *«l'homme politique le plus funeste et le plus irresponsable que l'Espagne ait connu depuis bien des siècles»*, - selon les paroles du chef socialiste Luis Araquistain.

ALORS VINT, LOGIQUEMENT, LA DÉFAITE

...La défaite, non pas à cause de la démocratie prolétarienne, ni à cause de la socialisation, mais au contraire pour avoir détruit tout cela et pour avoir détruit les milices gardiennes de la force du peuple, par l'intervention d'une puissance étrangère qui se présentait comme AMIE, ce qui lui permit de s'introduire dans la place et d'agir. Et c'est ainsi que LA DÉMOCRATIE PROLÉTARIENNE (ce nom me paraît tout résumer en une dénomination assez large) SUBSISTE POUR NOUS, COMME EXEMPLE, - bien qu'elle soit éliminée à cette heure du domaine des faits, - DE LA MÊME MANIÈRE QUE SUBSISTE COMME EXEMPLE UN ÉDIFICE QUI FUT MIS EN RUINES PAR DES FORCES ÉTRANGÈRES A SA CONCEPTION, ALORS QU'IL S'ÉTAIT AFFIRMÉ RÉSISTANT PAR ELLE-MÊME, ET TEL EST, TOUT BIEN CONSIDÉRÉ ET EN DÉPIT DE TOUT, LE TRIOMPHE ESPAGNOL.

Voyez plutôt! En Espagne a été expérimentée victorieusement, - non sans faux-pas, c'est clair, - un nouveau système d'organisation sociale qui n'est pas celui de la bourgeoisie libérale, qui n'est pas non plus la dictature du prolétariat, mais qui est LA DÉMOCRATIE PROLÉTARIENNE, C'EST-A-DIRE LA SEULE DÉMOCRATIE EFFECTIVE, PUISQUE SEULEMENT EST POSSIBLE LA DÉMOCRATIE LÀ OÙ PERSONNE NE S'APPROPRIE RIEN, OU PERSONNE NE PREND RIEN POUR SOI, NI LES BIENS MATÉRIELS, NI L'HUMANITÉ D'AUTRUI!

Devant la certitude de cette réalité splendide qu'ont entendue mes oreilles, que mes yeux ont vue, que mes mains ont touchée, et qu'entendirent, virent et touchèrent des milliers d'hommes de bonne volonté, - qu'importe une interruption de quelques jours ou de quelques années? Le fait est là, et sa réapparition est incoercible. Nous n'en douterons point.

José GABRIEL, *témoin sans orthodoxie doctrinale,*
novembre 1939,
revue «TIMON», BUENOS-AIRES.
